

Convictions dans l'analyse

Matinée scientifique de la S.P.R.F. du 4 avril 2012

Conférence de Jean-Claude Stoloff

Quelques mots quant au choix du titre pour cette conférence : Convictions dans l'analyse. Il évoque très directement l'un des derniers textes de Freud parmi les plus importants : *Constructions dans l'analyse*¹. C'est dans ce travail que Freud souligne l'importance des convictions qui au cours d'une cure analytique se forment peu à peu chez le patient et chez le thérapeute quant à la vérité, la véracité, la vraisemblance (nous verrons l'importance des nuances entre ces termes pourtant voisins) des découvertes se faisant jour dans l'histoire du sujet en analyse.

Freud ne se cache pas la nouveauté de la problématique qui se trouve ainsi posée. Il imagine un interlocuteur critique de la psychanalyse objectant le fait que la véracité d'une construction s'appuie désormais non pas sur le retour d'un souvenir refoulé, fruit d'une remémoration directe survenue dans le cours du traitement, mais sur la conviction qui s'établit quant à la vérité de cette construction mettant ainsi en cause, selon lui, l'objectivité voire la scientificité des découvertes de la psychanalyse. Elle ferait donc de la psychanalyse, si l'on suit cette critique, une méthode psychothérapique de plus où la suggestion exercée par le thérapeute sur le patient jouerait le rôle essentiel, plutôt qu'une auto-découverte par l'analysant de sa vérité propre. Face je gagne, pile tu perds... c'est ainsi qu'est résumée l'objection qui est faite à la méthode psychanalytique : de toutes manières l'analyste aurait toujours raison. On ne pouvait mieux préfigurer les critiques de Popper quant à la validité scientifique de l'analyse, qu'il attribuait à l'impossibilité de falsifier ses conjectures en les passant au tamis d'une vérification objective.

Dans les *Constructions...* Freud renonce à l'un des objectifs essentiels attribués à la thérapie analytique pour la différencier de la thérapie hypnotique : jusqu'en 1915 environ (voir les textes sur la technique) il s'agissait bien de rendre possible une disparition complète de l'amnésie infantile, de permettre de se ressouvenir dans sa totalité du passé oublié, de lever complètement l'amnésie infantile : objectifs bien entendu par rapport auquel il a fallu déchanter.

Dans les *Constructions...* l'un des paradigmes essentiels du travail de l'analyste, qui n'annule en aucune manière celui qui l'a précédé, est de se conduire en archéologue du psychisme. Face aux divers éléments de matériel psychique mis à notre disposition, il s'agit de construire ou plutôt de reconstruire, et donc d'imaginer pour les faire revivre par le sujet, ceux de ces éléments (souvenirs et phantasmes notamment) qui se sont trouvés détruits. Une fois reconstruits ces éléments perdus et/ou détruits à tout jamais, et qui ne pourront donc pas faire l'objet d'une remémoration directe par le patient lui-même, une nouvelle cohérence de son histoire peut se mettre en place de telle manière que les différents éléments historiques,

¹ Freud (S), (1937 d) *Constructions dans l'analyse, Résultats, idées, problèmes*, II, trad. franç., Paris, PUF, 1985, p. 271.

phantasmatiques et pulsionnels du matériel psychique s'emboîtent mieux les uns aux autres. A la véracité de son histoire vécue par le sujet lui-même, dans un contexte de vivacité mnésique excitée par le dispositif transférentiel, s'ajoute maintenant plus qu'elle ne s'y substitue, une conviction de vérité psychique portée par la construction de ce passé inaccessible. C'est cette conviction, d'autant plus qu'elle est susceptible de se maintenir et de s'approfondir, qui prolonge ou se substitue, c'est selon, aux modalités classiques de confirmation qui avaient été auparavant évoquées c'est-à-dire le fait qu'une interprétation juste ou l'émergence d'un matériel oublié sont suivis d'une production associative décuplée, permettant à son tour l'émergence de nouveaux pans du refoulé.

Vérité, véracité, croyance, persuasion, vraisemblance et enfin conviction : on voit combien ces termes, voisins au départ sont pourtant singulièrement différents par les nuances qu'ils connotent. Mais ils définissent bien le périmètre des problèmes que nous aurons à discuter. Ceux-ci se résument à une question fondamentale : La psychanalyse marque-elle vraiment une révolution, une coupure épistémologique par rapport aux psychothérapies anciennes qui l'ont précédé et même vis-à-vis de celles qui la concurrencent aujourd'hui même ? Ne constituerait-elle pas au fond une nouvelle forme de suggestion tablant dans ses effets thérapeutiques sur ce que Freud lui-même avait désigné naguère par le terme, suggestif pour le coup, d'« attente croyante » (1890, 1905) ? Ou bien pouvons nous considérer au contraire que l'analyse introduit véritablement une révolution dans l'histoire des psychothérapies en faisant reposer ses effets non pas sur cette attente croyante, hypnotique, satisfaite par l'action suggestive de ce « sujet supposé savoir » que l'on transfère sur le personnage de l'analyste (Lacan) mais sur une auto-découverte par le sujet lui-même de sa propre histoire, et de son appropriation ? De celle manière les changements introduits dans la vie psychique ne dépendraient plus exclusivement et pour toujours du transfert visant le thérapeute, mais en deviendraient peu à peu indépendants, permettant ainsi que se mettent en place des acquis, et des points de non-retour suffisamment durables pour prévenir une régression vers les conditions qui ont précipité l'entrée dans la névrose.

Ce questionnement nous fait rebondir sur une autre série de problèmes qui sont au cœur de beaucoup de discussions actuelles entre psychanalystes. Dans le cadre de la cure analytique avons-nous à détecter des causalités psychiques inconscientes ou bien, et nous verrons plus loin que ce n'est pas exactement la même chose, des raisons ou des systèmes de motivation non conscients, plutôt qu'inconscients au sens freudien du terme, c'est-à-dire pour ce qui concerne ces derniers, impliquant très directement l'existence de traces mnésiques inconscientes s'organisant autour du refoulement originaire puis du refoulement secondaire ?

Causes ou raisons en analyse ?

Autrement dit dans la cure analytique n'avons-nous à considérer, comme l'a soutenu Wittgenstein², qu'à des raisons ou à des systèmes de motivations ou d'intentions non conscientes qui ruinteraieent ainsi du même coup toute possibilité de détecter au fondement des événements psychiques, mis à jour par le transfert, des causes et une causalité psychique ?

² Bouveresse (J), *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*, Paris, Editions de l'éclat, 1991.

Ou bien au contraire, la psychanalyse est-elle fondée à maintenir une référence à la description de causalités, bien que complexes et non linéaires, agissant à l'intérieur d'un appareil psychique dans lequel se heurtent autour de traces mnésiques des systèmes de forces, des lieux psychiques distincts et des conflits repérables ? Bref est-il utile ou non de maintenir la référence à une métapsychologie qui tente de décrire le mouvement dynamique (point de vue dynamique) de ces conflits en dégageant leur énergie (point de vue économique) et les différentes instances qui en sont le siège (point de vue topique) ? Si l'on privilégie la première option, qui ne fait place qu'aux motivations et aux raisons des conduites, on s'oriente vers une vision purement herméneutique de la psychanalyse. Celle-ci en évacuant toute référence à la métapsychologie renonce à supposer l'existence de traces mnésiques et de frayages, s'étant inscrits de façon indélébile au cours de la vie infantile, pour n'accorder de véracité et de valeur transformatrice qu'à la narration et même à une co-narration hic et nunc, dans la cure analytique, des événements de l'enfance. Pour la seconde option, qui au contraire continue de tableur sur « une réalité de l'inconscient »³, la psychanalyse conserve sa finalité princeps : faire advenir par l'intermédiaire du transfert des événements psychiques refoulés, réprimés ou clivés, y compris ceux qui antérieurement à l'installation du langage et de la mémoire ont présidé à la construction des refoulements originaires.

Pour Freud en effet la valeur transformatrice de la thérapie analytique réside dans des modifications de ces refoulements originaires, notamment grâce à une correction des excès du facteur quantitatif. La construction, et plus encore la narration, ne sont donc pas une fin en soi. Elles ne constituent qu'un moyen d'aboutir à une modification de la texture même du psychisme dans ses ressorts les plus profonds.

Sous cet angle le débat qui opposa naguère S. Viderman à F. Pasche gagne aujourd'hui à être relativisé. Il ne s'agit pas de nier que la cure mette à jour, bien que pas toujours mais plus souvent qu'on ne le dit, des événements matériels vécus par le patient. Mais leur traitement analytique, comme on le sait depuis la crise de la neurotica et la découverte des souvenirs-écrans, les éclaire d'une lumière nouvelle et ne peut s'arrêter à ce seul aspect descriptif, voire cathartique. Pour reprendre l'heureux terme de Pasche tout ce passé se trouve recomposé sous l'effet de la cure analytique. Dans cette recomposition entre un élément de construction inévitable ne serait-ce que parce qu'une part de l'originnaire échappe à toute mise en mots ou mise en scène phantasmatique.

Praxis et poïesis.

Cornélius Castoriadis a défini la psychanalyse comme une activité pratico-poïétique « que l'on a pu présenter (faussement ?) comme science »⁴. Certes, du point de vue épistémologique, la non-appartenance de la psychanalyse aux sciences dite dures ou expérimentales, supposant une expulsion de la subjectivité de l'observateur, est aujourd'hui acquise. Mais demeure la question soulevée par Pasche d'un équilibre à trouver entre plus ou

³ Selon l'expression de Jean Laplanche.

⁴ Castoriadis, (C) *Epilégomènes à une théorie de l'âme que l'on a pu présenter comme science*, in *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Editions du Seuil, 1978, pp. 29-64.

moins de *praxis* ou plus ou moins de *poïésis*. Pasche rapproche la psychanalyse d'une *praxis* au sens d'Aristote, c'est-à-dire d'une pratique qui essaye de laisser advenir et émerger un déjà-là, par exemple un refoulé qui pourra réapparaître, même si ce n'est que sous la forme de ses rejets. C'est toute l'opposition entre l'action de l'analyse *Per via di levare ou per via di porre* déjà signalée par Freud qui se trouve ainsi posée (1905). Je ne pense pas que nous ayons forcément à trancher de façon définitive entre les deux termes de cette alternative. Par contre je crois fermement à la valeur régulatrice pour notre pratique de cette opposition méthodologique entre *praxis* et *poïésis*. Tout dépend d'où l'on place les curseurs respectifs de la *praxis* et de la *poïésis*. On ne pourra jamais éviter une certaine dose de *poïésis*, créatrice de sens et de synthèse, mais sans nous comporter comme des maniaques de la vérification du factuel, la référence à une *praxis* qui laisse le plus possible advenir, notamment du non-sens et de l'inconnaissable, est le plus sûr moyen de ne pas verser vers la dérivation herméneutique ou narrative, comme à toute forme de psycho-synthèse contraire à la démarche de l'analyse (*ana-luein*).

Dans cette perspective qui délaisse la question de la « scientificité » de l'analyse, au sens d'une science dure ou expérimentale, déplace le débat épistémologique à l'intérieur même du champ psychanalytique, le terme de conviction acquiert une signification nouvelle qui pourrait devenir spécifique d'une discipline comme la psychanalyse, mais pas seulement. Ne concerne-t-elle pas tout autant la recherche en histoire ou en anthropologie et même certains éléments du droit où devant l'impossibilité d'accéder de façon directe à des preuves issues du matériel étudié il s'agit de construire au plus près ce qui aurait pu se passer « à ce moment là et dans ces circonstances là » de telle manière qu'une conviction forte, partagée et argumentée s'impose peu à peu à peu. Ce qui émerge ici est un paradigme scientifique différent de celui qui s'exerce dans les sciences dites dures où des dispositifs expérimentaux actionnés par un expérimentateur objectif permettraient de rendre vérifiable une hypothèse ou de la falsifier radicalement de telle manière qu'elle puisse se trouver définitivement abandonnée pour donner lieu à une nouvelle voie de recherche. En psychanalyse comme en histoire du reste, il s'agit ici beaucoup plus de permettre à divers fils de données de se recouper de telle façon que s'organise une vraisemblance des interprétations et des constructions, vraisemblance d'où pourra se dégager une intime conviction du patient et de l'analyste. Intime signifie bien qu'en psychanalyse, comme en histoire ou en droit, notamment dans son versant de jurisprudence, on ne pourra jamais tout à fait se dégager d'un facteur subjectif d'interprétation. En psychanalyse il ne peut jamais y avoir de démonstration, mais des interprétations susceptibles d'entraîner une intime conviction si ! Nous ne sommes pas si loin de ces modalités de connaissance approchées invoquées par Gaston Bachelard. On voit bien ici que les nuances entre les termes comptent énormément. On parle plutôt de conviction que de croyance afin de laisser jouer cette marge d'incertitude, ce petit « x » déterminé par ce qui ne peut être qu'interprétatif, non exhaustif par définition, et par conséquent toujours approximatif.

Il ne s'agit nullement de persuader notre patient de la vérité d'une interprétation ou d'une construction mais de proposer sa possible vraisemblance pour qu'éventuellement il puisse s'en saisir et en faire un instrument dans son processus d'auto-découverte. Une des indications les plus sûres pour Freud que du refoulé a été touché est le remarque d'un patient exprimant que « cela il ne l'avait jamais pensé » ou bien au contraire que c'est comme

si « il l'avait toujours su ». Il ne s'agit pas de le con-vaincre (sic) mais de permettre d'ouvrir de nouveaux espaces à la pensée associative en un processus auto-analytique par définition inachevable.

On peut avoir connaissance d'une vérité et que cependant celle-ci nous apparaisse incroyable. Nous le savons clairement aujourd'hui de par la manière dont a été accueilli après guerre le récit des déportés. Il faut tout un travail qui porte certes sur le sens, mais aussi, et peut-être surtout sur l'établissement de nouvelles relations causales faisant place à une causalité psychique et affective, pour qu'une conviction de la vérité de l'événement s'empare du sujet.

Conviction et vraisemblance.

Parfois une vérité fondée sur des preuves matérielles irréfutables pourra nous apparaître incroyable. On s'écrie alors : mais c'est invraisemblable ! Alors qu'un événement non attesté par des preuves nous semblera au contraire crédible et vraisemblable et pourra nous donner un sentiment de vérité.

Freud relève aussi certains points d'analogie entre le travail de l'archéologue et celui du psychanalyste⁵ : « Tous les deux gardent sans conteste le droit de reconstruire en complétant et en assemblant les restes conservés. Dans les deux cas beaucoup de difficultés et de sources d'erreurs sont les mêmes. On sait que la détermination de l'âge relatif d'une trouvaille est une des tâches les plus délicates de l'archéologue et, si un objet apparaît dans une certaine couche, il est souvent difficile de décider s'il a toujours appartenu à cette couche ou s'il est parvenu à une telle profondeur par une perturbation ultérieure. »

Mais Freud insiste aussi sur une énorme différence entre l'archéologie et la pratique analytique : elle tient au fait que l'analyste travaille avec un objet vivant et non détruit, et que les matériaux dont il dispose se donnent à voir à nouveau sous l'éclairage de la répétition transférentielle. Cependant Freud ne va pas jusqu'à tirer toutes les conséquences de cette émergence du refoulé dans le transfert quand il écrit que : « De tout ce dont il s'agit, l'analyste n'a rien vécu ni refoulé ; sa tâche ne peut être de se remémorer quelque chose ». Mais si au contraire ! Nous savons aujourd'hui que certains des éléments transférés par le patient peuvent parfois être détectés en raison de leur parenté avec certains éléments similaires transférés par l'analyste dans le cadre de son contre-transfert⁶. La construction dans le contre-transfert ne concerne donc pas toujours des éléments clivés de la psyché de l'analysant, mais aussi des éléments transférés et refoulés, communs au patient et à l'analyste, et qu'il s'agira d'extraire de la gangue de la résistance et de la contre-résistance. Ces rencontres transféro-contretransférentielles constituent l'un des arguments majeurs rendant si nécessaires la deuxième règle fondamentale, la poursuite indéfinie de son auto-analyse par l'analyste et mieux encore la reprise périodique de tranches d'analyse recommandée par Freud.

⁵ Castoriadis (C), *Epilégomènes à une théorie de l'âme que l'on a pu présenter comme science*, in *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Editions du Seuil, 1978, pp. 29-64.

⁶ Valabrega (J.P.), *Phantasme, mythe corps et sens*, Paris, Payot, 1992, pp. 100-111.

Reste à situer l'origine de la conviction nouvelle qui s'établit dans la cure, par rapport à des événements dont pourtant le patient avait toujours eu connaissance. Si l'on s'en tient à une vision herméneutique de l'analyse on dira que le patient a pu reconstruire une nouvelle version de son histoire et aboutir ainsi à un récit explicatif faisant fonction de nouveau mythe individuel, plus efficace que celui qui jusqu'ici l'avait constitué dans ses identifications inconscientes. Ce nouveau mythe individuel ramasse et co-ordonne plus d'éléments de la vie subjective inconsciente en les affectant d'une valeur émotionnelle qui s'était perdue.

La narration finalité ou moyen ?

Nous savons certes que tout sujet humain, et plus encore le sujet en analyse, est selon la formule de Piera Aulagnier, un apprenti-historien. Mais cette vision strictement herméneutique, sans être fausse, est-elle suffisante pour rendre compte de la conviction qui s'est faite jour chez le sujet en analyse, et surtout du fait qu'elle n'est pas le résultat d'une forme de persuasion transférentielle, prête à s'évanouir en même temps que la dissolution du transfert ?

Nous ne croyons possible le maintien de la conviction que parce que la nouvelle version historique qui se construit peu à peu dans une analyse n'a été qu'un moyen, non une fin. Son résultat a été de permettre une mobilisation et une transformation de l'inconscient dans ses ressorts les plus profonds qui l'ont constitué, c'est-à-dire comme le rappelle Freud dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, au niveau du refoulement originaire, en touchant par conséquent aux traces mnésiques, en les réélabrant et en modifiant, comme dit Freud, le facteur quantitatif c'est-à-dire le quantum d'affect qui s'y trouve attaché.

« *Wo es war soll ich werden* = là où était ça je doit advenir ». La formule ne peut vraiment se comprendre que grâce à la phrase qui lui fait suite. « La psychanalyse est une œuvre de culture comparable à l'assèchement du Zuyderzee ». Si l'on poursuit dans cette veine on peut dire que l'analyse permet au « je » élargir son espace habitable et d'advenir dans des lieux, et non seulement dans un temps, où il n'avait jamais pénétré (le ça). De se reconnecter notamment avec l'affect qui était attaché à la représentation et dont il s'était trouvé séparé au cours du processus du refoulement.

In fine, la conviction et la vraisemblance liées à une construction doivent certes emprunter le chemin du récit et de l'histoire, mais leur valeur transformatrice ne se réduit pas à cette narration. Celle-ci n'est que le vecteur d'un changement qui porte sur l'inconscient même en tant que lieu psychique dont la mise en acte se fait dans le transfert, ici et maintenant. « Nul ne peut être tué in absentia ou in effigie » nous dit encore Freud. Une vision purement métaphorique ou herméneutique de la cure analytique rencontre ici ses limites. Nous ne pourrions jamais saisir le ressort et le caractère durable de cette conviction, qui rend une construction ou une interprétation vraisemblables, si nous dissociions le point de vue historique, du point de vue topique et économique. D'ailleurs si la psychanalyse se résumait à être une mise en récit ou une narration comment justifier alors l'ensemble du dispositif analytique, dont la règle fondamentale d'association libre et la mise en place de séances suffisamment nombreuses et rapprochées sont faits justement pour induire une régression génétique et topique dont on attend des effets économiques et dynamiques sur

l'inconscient lui-même ? Ne pouvons-nous pas voir dans l'émergence de ces nouveaux paradigmes (récit, narration, co-narration, privilège exclusif conféré à la mise en sens, et même dans certains cas, à la subjectivation) une difficulté de plus en plus grande à différencier la psychothérapie de la psychanalyse, se traduisant par un recul de la pratique de la cure classique. Dans ces cas la frontière entre l'analyse qui défait les liens et la psychosynthèse qui a tendance à les reconstituer, alternance qui existe toujours et sans exception, dans toute cure analytique, cette frontière aura tendance à se déplacer à l'excès vers la psychosynthèse au détriment de l'analyse elle-même. Selon Jean Laplanche c'est cette frontière mouvante et invisible qui peut le mieux définir la différence mais jamais une opposition entre psychanalyse et psychothérapie. Cette dérive qu'avec Laplanche j'appellerais herméneutique est sans doute liée à une dévaluation de la métapsychologie dans sa tentative originale de saisir les processus psychiques sous leur triple aspect économique, dynamique et topique en décrivant une réalité de l'inconscient qui ne serait pas une pure fiction. Or c'est bien ce point de vue épistémologique, spécifique à la psychanalyse, qui justifie et lui seul en fait, le maintien des repères spatio-temporaux essentiels caractérisant ce que l'on désigne habituellement sous les termes de cure-type ou de cure classique.

Construction des limites et limites de la construction.

Si la construction répond pour Freud à la nécessité de construire cette part du passé et du refoulé qui n'a jamais pu donner lieu à une remémoration, peu à peu sa portée s'est généralisée au désir de construire ce qui se trouve aux limites du pensable, notamment les éprouvés sensoriels et perceptifs n'ayant jamais pu se lier à des représentations de mot ou se fixer dans le psychisme grâce aux représentants-représentatifs de la pulsion. Ce défaut dans le champ des symbolisations primaires pose la question des failles de constitution des refoulements originaires, ces failles étant à l'origine de la prévalence chez le patient de défenses autres que celles du refoulement, comme le clivage, le déni, ou la projection.

Dans ces cas la construction de ces phases du développement psychique précédant la mise place d'un inconscient refoulé, va constituer un souci essentiel de l'analyste. Mais ici nous rencontrons un nouveau problème : comment faire pour que ce souci de la construction n'en vienne pas à suturer et à obturer le cheminement phantasmatique réélaboratif et pour une grande part imprévisible propre à chaque sujet singulier ? Ce problème n'avait pas échappé dans toutes ses implications à Freud lorsqu'il se montrait réticent quant à l'application de la psychanalyse stricto-sensu aux cas non névrotiques, psychotiques en particulier.

A travers ce problème de la contre-indication d'analyse on retrouve la question des différences entre psychothérapie et psychanalyse, analyse vs psychosynthèse surtout, car nous savons bien qu'avec certains de nos patients et c'est vital pour eux, nous devons recourir à une plus grande dose, si j'ose dire de psychosynthèse.

Il s'agit donc que la construction dans sa tentative de se porter aux limites de ce qui n'a pu être pensé, respecte cependant les limites du pensable constitué par l'inconscient dans ce qui nous en restera à jamais inconnaissable, ce qui n'est pas toujours possible et ouvre alors le risque d'une persuasion destinée à satisfaire l'attente croyante y compris celle de l'analyste.

Tout comme l'interprétation du rêve la construction bute donc sur un ombilic qu'il convient de préserver⁷ et à ce titre il est important de se souvenir des termes exacts utilisés par Freud lorsqu'il évoque la question⁸ : « Dans les rêves les mieux interprétés **ON DOIT SOUVENT laisser un point dans l'obscurité**, parce que l'on remarque, lors de l'interprétation, que commence là une pelote de pensées de rêve qui ne se laisse pas démêler, mais qui n'a pas non plus livré de contributions supplémentaires au contenu de rêve. C'est là l'ombilic du rêve, le point où il repose sur le non-connu. Les pensées de rêve auxquelles on arrive dans l'interprétation **DOIVENT** en effet, d'une manière tout à fait générale, **rester sans achèvement** et déboucher de **TOUS COTES** dans le réseau inextricable de notre mode de pensée. D'un point plus dense de cet entrelacs s'élève alors le souhait de rêve, comme le champignon de son mycélium. »

De même, tout comme pour l'interprétation l'analyste **DOIT** à un certain moment respecter une limite en s'arrêtant de construire et ne pas céder à la tentation d'une mise en sens et d'une sorte de décodage *ad infinitum*.

J'ai beaucoup insisté dans le cadre cet exposé sur la nuance importante induite par le terme de conviction dans la mesure où elle permet de se démarquer de la croyance et de la persuasion et de tout qui pourrait s'apparenter pour l'analyste à une position dogmatique doctrinaire ou scolastique.

Bien sûr cette thématique concerne au plus haut point le domaine des convictions partagées entre analystes dont Piera Aulagnier a si bien parlé. Comment éviter, surtout lorsqu'il s'agit de transmettre la psychanalyse et de former des analystes, que nos convictions ne se transforment en croyances irréductibles confinant à une forme d'orthodoxie ? Comment l'analyste, les analystes peuvent-ils passer au crible de l'analyse leurs propres convictions ? Jusqu'à quel point cela est-il possible ? Quels sont nos points de certitude incontournables et indépassables que Freud a appelé nos shibboleth ?

Je vous laisse méditer cette question qui n'a rien perdu de son actualité puisque que depuis la naissance de la psychanalyse Freud s'y est trouvé durement confronté à travers conflits et ruptures avec ses disciples. Aucun analyste et encore moins lorsqu'il est « analyste en formation » ne peut en sortir indemne et si tel était le cas il y aurait vraiment lieu de s'en inquiéter.

Je formulerais donc ainsi cette question : jusqu'à quel point nous est-il possible de mettre à l'épreuve NOS « Convictions dans l'analyse » ?

⁷ Freud (S), *OCFIV*, Paris, PUF, 2004, p. 578.

⁸ Freud (S), *OCFIV*, Paris, PUF, 2004, p. 578.